DISSERTATION

N° 110.

SUR

LA CONVALESCENCE;

Présentée et soutenue à la Faculté de Médecine de Paris le 8 juin 1816, pour obtenir le grade de Docteur en médecine,

PAR MICHEL MONTET, de Belvès,

Département de la Dordogne.

Nec semper feriet quodcumque minabitur arcus.

HORACE, Art poét.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de la Faculté de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

1816.

FACULTÉ DE MÉDECINE DE PARIS.

Professeurs.

M. LEROUX, DOYEN.
M. BOURDIER, *Examinateur.*
M. BOYER.
M. CHAUSSIER.
M. CORVISART.
M. DEYEUX.
M. DUBOIS.
M. HALLÉ.
M. LALLEMENT.
M. PELLETAN.
M. PERCY.
M. PINEL.
M. RICHARD.
M. THILLAYE.
M. DES GENETTES.
M DUMERIL.
M. DE JUSSIEU.
M. RICHERAND, *Examinateur.*
M. VAUQUELIN.
M. DESORMEAUX, *Examinateur.*
M. DUPUYTREN, *Examinateur.*
M. MOREAU, *Président.*
M. ROYER-COLLARD, *Examinateur.*

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approqation ni improbation.

A MES ONCLES,

MONSIEUR MONTET-LACROIX,

ET

MONSIEUR MONTET-LE-CLAU.

Gage de reconnaissance et de l'amitié la plus sincère.

A MES CHERS PARENS,

MONSIEUR ET MADAME VOUZELAUD.

Pour preuve de mon attachement.

J. MONTET.

Digitized by the Internet Archive
in 2025

https://archive.org/details/dissertationsurl0004vari_r9t8

DISSERTATION

SUR

LA CONVALESCENCE.

Obligé d'écrire, quelle que soit la faiblesse de mes moyens, je prie MM. mes professeurs d'être convaincus que je me borne seulement à faire mes efforts pour remplir les formalités exigées par la Faculté, et que je m'estimerai très-heureux alors que j'aurai évité l'improbation de mes juges.

En traitant la convalescence, je dirai par quels phénomènes on connaît qu'elle a lieu; quelles sont les variétés qu'elle peut offrir, tant par rapport aux saisons, aux climats, que par les différences des tempéramens, d'âge et de sexe. Enfin, je terminerai par la conduite que doit tenir le médecin lorsque le malade, étant échappé aux dangers d'une grave maladie, touche à cet heureux état.

De la Convalescence en général.

La convalescence est cet état qui succède à la maladie, et qui forme le passage de celle-ci à la santé.

Alors, et quoique délivré de ses douleurs, le malade ne doit pas rester dans une parfaite sécurité; le médecin surtout doit sentir combien les imprudences sont dangereuses à la suite d'une grave maladie. Il doit, autant qu'il le peut, les prévenir. Il y parviendra en n'inspirant qu'une sage confiance au malade qui, trop rassuré, suivrait ses

penchans naturels, reviendrait à ses anciennes habitudes sans observer de gradation ; ce qui lui serait extrêmement nuisible, à cause de la faiblesse, qui est la suite inévitable de la maladie. Mais avant de parler d'un état, qui exige des soins, il faut le connaître : je vais donc passer aux signes qui caractérisent la convalescence.

Phénomènes qui caractérisent la Convalescence.

Pour bien connaître l'époque où commence la convalescence, le médecin doit avoir observé tous les symptômes de la maladie, l'état moral du malade, examiné si ses sensations ont éprouvé des anomalies, si les fonctions organiques sont plus ou moins aptes à leur usage. Alors, s'il a porté une scrupuleuse attention sur tous ces objets, il se trompera rarement.

Mais, pour bien tracer la marche de la nature, il faut l'avoir observée ; et une maladie dans laquelle des médecins les plus distingués ont porté un prognostic qui s'est vérifié me semble propre à donner une idée claire de la convalescence. Je commencerai par énumérer les symptômes de la maladie, puis je ferai apercevoir leur diminution, ce qui caractérise la convalescence.

Monsieur M*** , étudiant en médecine, âgé de vingt-trois ans, d'un naturel assez doux, mais cependant très-impressionnable, eut en 1813 quelques contrariétés ; les chagrins qu'elles lui causaient étaient si vifs, que son physique en fut bientôt altéré, et, peu de temps après, son moral. A l'invasion de la maladie, tout son mal, d'après lui, se trouvait dans son cerveau. Il se couche, croyant que le sommeil de la nuit pourrait apaiser ses douleurs ; il s'assoupit ; mais au lieu de trouver un sommeil réparateur, il est livré à des rêves les plus sinistres ; son imagination est si troublée, qu'il va jusqu'à se voir sur une table de dissection, démontrant sur lui-même le grand sympathique qu'il avait disséqué quelques jours avant sa maladie. Le lendemain, ses condisciples sont étonnés de le trouver dans un état si contraire à son caractère naturel ; tantôt il raisonne,

d'autres fois il divague ; mais, ce qui était assez étonnant, il connaissait le déréglement de son esprit sans pouvoir le rectifier ; sa vue était extrêmement affaiblie ; toute substance alimentaire lui était désagréable, ainsi que les boissons ; son ouïe avait acquis un degré de sensibilité si grand, que le moindre bruit lui devenait insupportable ; son odorat était dépravé ; son tac paraissait n'avoir éprouvé aucun changement ; sa voix était forte, brève, et prenait des inflexions analogues au genre de rêve qui l'agitait alors ; il se plaignait d'un mal de gorge insupportable, et avalait sa salive avec difficulté ; sa respiration était douloureuse et difficile ; sa langue changeait chaque jour, même plusieurs fois dans la même journée ; les urines coulaient assez abondamment, mais tantôt brunes, claires, troubles, enfin affectant toutes les variétés dont elles sont susceptibles. Le malade, pendant quinze jours que dura la gravité de la fièvre, ne fut qu'une fois à la selle, qui eut lieu difficilement et en petite quantité ; ses forces avaient au moins triplé ; son pouls donnait jusqu'à cent quarante pulsations durant le paroxysme, qui quelquefois avait lieu trois à quatre fois par jour, et d'autres, ne revenait qu'une fois, sans observer de régularité. Le malade, pendant la gravité de la fièvre, ne prit autre chose qu'un léger punch, quelques tranches d'orange ; mais les principaux remèdes furent des bains froids et des douches sur la tête, moyens qui m'ont paru opérer la guérison.

Après avoir décrit la maladie dans toute sa force, examinons quels furent les phénomènes qui eurent lieu à l'époque de la convalescence, qui commença le quinzième jour, comme l'avaient fort bien prédit MM. *Hallé*, *Récamier*, de *Montaigre* et *Marjolin*. Le malade, qui jusque-là n'avait été qu'une fois à la selle, même imparfaitement, en eut une très-copieuse ; ses urines avec une couleur naturelle, entraînaient un sédiment qui les rendait troubles et bourbeuses. La nuit, le sommeil fut assez tranquille, et le lendemain l'appétit, qui jusqu'alors avait été nul, commença à se faire sentir ; le malade demanda avec instance des alimens, en prit en petite quantité, et les

digéra bien ; le mal de gorge disparut, ainsi que la difficulté de la respiration ; la langue se nettoya, redevint humide ; les yeux, qui jusqu'alors paraissaient sortir de l'orbite, prirent un *habitus* qui s'approchait assez du naturel ; les objets, quoique n'étant pas encore perçus comme dans la santé, furent assez bien distingués ; l'ouïe resta encore quelque temps très-irritable : l'esprit du malade, quoique encore dans une sorte de stupeur, était calme, se rendait raison de tout, mais avait conservé une sorte de faiblesse qui le rendait irraisonnable et incapable de se diriger par lui-même, (d'où je tirerai la conséquence que le médecin doit toujours être attentif sur les actions de son malade, puisqu'il ne peut, de lui-même, éloigner ce qui lui est préjudiciable). Ses forces, qui durant la maladie avaient au moins doublé, furent tellement affaiblies, qu'il ne pouvait porter la main à sa bouche qu'avec beaucoup de peine ; son pouls, qui pendant le paroxysme donnait cent quarante pulsations, était d'une faiblesse extraordinaire ; mais après trois à quatre jours, la diminution des symptômes fut si sensible, que le malade eut la force de se lever, et dix jours après, la guérison fut parfaite.

L'exemple que je viens de donner peut servir de règle pour observer la diminution progressive des symptômes d'une maladie, et pour marquer la différence qui règne entre cette dernière et la convalescence ; mais il ne fait nullement connaître les signes qui la caractérisent en général ; aussi vais-je revenir là-dessus, et considérer cet état sous plusieurs rapports.

Son siége, les organes ou systèmes qui ont été particulièrement affectés pendant la maladie, le genre d'affection qui l'a précédée, doivent apporter quelques différences sur sa marche et sur son traitement. Nous commencerons par nous occuper de la dernière question.

Quoiqu'au premier abord, il paraisse naturel que la convalescence doive conserver les mêmes caractères de la maladie, cependant elle affecte toujours une marche régulière, qui a pour

caractère la faiblesse ; elle souffre cependant quelques exceptions dont nous parlerons dans la suite.

Si, après une fièvre inflammatoire, nous examinons la convalescence, ne voyons-nous pas constamment de la faiblesse, quoique la maladie ait été causée par un excès de force ? Mais, si nous considérons un peu attentivement, nous en trouvons bientôt la source, soit dans le traitement, soit dans la réaction de la nature, qui, par l'effort qu'elle emploie, entraîne toujours la faiblesse après elle. Si nous ne pouvons méconnaître les causes qui débilitent un malade dans les affections inflammatoires, à plus forte raison il nous sera facile de connaître celles qui produisent le même effet dans les maladies asthéniques.

Quoique la faiblesse caractérise la convalescence de toutes les maladies, nous devons cependant considérer le degré de débilité dans l'un ou l'autre cas.

Je crois pouvoir avancer que la convalescence, après une maladie asthénique, est toujours plus longue et moins assurée que celle qui succède à une fièvre inflammatoire ; car, pour qu'une maladie suive son cours, il faut qu'elle se développe, qu'elle parvienne à son plus haut degré. Enfin il faut que la nature agisse puissamment sur elle pour l'amener à l'état de convalescence ; mais il est certain que ces différentes périodes sont amenées plus rapidement dans une fièvre inflammatoire que dans l'asthénique ; car, dans cette dernière, tout est faible et incapable de grands efforts. Elle ne peut donc que traîner en longueur, tandis que, dans le premier cas, la fièvre poursuit avec rapidité ses divers stades, abrège la durée de l'action débilitante, tandis que l'autre la prolonge. Mais plus cette action est continuée, plus ses effets doivent être grands et dangereux, et c'est ce qui rend la convalescence plus longue et moins assurée.

D'après ce que je viens de dire, il est donc constant que la faiblesse accompagne toujours la convalescence ; mais tous les sys-

tèmes y participent-ils également, c'est ce que vais tâcher de faire connaître.

Si nous examinons les fonctions de l'estomac, nous trouvons constamment que les convalescens sont tous portés à demander des alimens qui quelquefois leur sont nuisibles, mais d'autres fois salutaires, quoiqu'ils en prennent assez abondamment ; ce qui marque que la convalescence est bien décidée : j'ai éprouvé moi-même ce que j'avance.

L'acte reproducteur ne semble-t-il pas aussi n'avoir éprouvé qu'une légère atteinte? et ne voyons-nous pas les convalescens désirer ardemment les plaisirs de l'amour? Mais comme ici ce n'est qu'une excitation nerveuse, et qu'elle est toujours inverse de la force musculaire, le malade ne peut se livrer à son penchant sans en ressentir de funestes effets.

La convalescence offre des indications particulières selon l'organe affecté.

Les maladies générales, soit inflammatoires ou asthéniques, se font sentir dans toute l'économie animale en attaquant tel ou tel système, comme le sanguin dans la fièvre angéioténique, le musculaire dans les maladies adynamiques, le nerveux dans les fièvres ataxiques, etc. : la faiblesse est alors générale, mais plus sensible dans l'organe affecté. De là résulte la nécessité de suivre dans le traitement certaines indications qu'il est essentiel de remplir; ainsi la convalescence, dans les fièvres méningo-gastriques et adéno-méningées, réclame un traitement analogue au besoin du système digestif plus ou moins affaibli, selon l'âge, et selon le traitement que le malade a subi. Après une fièvre bilieuse, il est certain que l'organe de la digestion conserve une certaine propension à récidiver. Il faut donc que le médecin évite de lui donner des alimens de difficile digestion. Dans la fièvre muqueuse, il faut considérer que les alimens doivent nourrir sous un petit volume, pour que les matières excrémentitielles ne soient pas très-considérables ; ce qui pourrait irriter la membrane intestinale, qui auparavant était le siége principal de la maladie.

La convalescence, considérée comme suite des maladies inflammatoires, présente des degrés de faiblesse différens, selon le degré d'intensité qui lui a donné lieu. Il est évident que la réaction des forces vitales doit être plus considérable, lorsque l'inflammation est très-intense, que lorsqu'elle est modérée ; un rhumatisme aigu, par exemple, est bien moins à craindre, et par lui-même, et pour ses suites, que ne l'est une hépatite, une cardite, une péripneumonie.

L'importance de l'organe affecté, et le temps plus ou moins long pendant lequel il a été le siége de la maladie, entrent pour beaucoup dans les considérations du médecin praticien sur le traitement des convalescens. Quoique les organes les plus voisins du foyer de la vie participent d'une vitalité plus considérable en raison de la grosseur, et du nombre de leurs nerfs et de leurs vaisseaux, la convalescence qui succède à leur affection est plus grande, parce que, les fonctions qu'ils doivent remplir intéressant tous les systèmes à la fois, les dérangemens ont été plus considérables ; mais, par la même raison, elle est quelquefois de moindre durée ; c'est-à-dire qu'ayant plutôt rétabli ses rapports avec les autres organes, il leur a plutôt rendu l'énergie qu'ils avaient perdue : la convalescence du système musculaire et celle du système osseux prouvent ce que j'avance.

Le degré et la durée de la convalescence des maladies asthéniques sont en raison de la gravité et du siége de la maladie ; en effet, plus l'action débilitante a été forte, plus elle a porté profondément ses ravages, et par conséquent plus la faiblesse doit être grande dans la convalescence, et plus longue à se terminer.

Quant au siége, il n'est pas douteux que la lésion d'un organe dont les fonctions sont très-importantes n'exerce plus de ravage qu'une autre qui n'a qu'une fonction moindre ; par exemple, une apoplexie séreuse est bien plus dangereuse que ne le serait un rhumatisme chronique ; et la convalescence de la première affection exige bien plus de précaution que la seconde.

Les maladies qui ont leur siége dans les cavités et les viscères tapissés de membranes muqueuses sont suivies de convalescences plus longues que celles qui succèdent aux maladies des organes pourvus de membranes séreuses. Les premières jouissent d'une force vitale plus obtuse, la réaction est moindre ; il faut un temps plus long pour les ramener à leur état naturel; au contraire, elle est plus active dans les membranes séreuses, et elle favorise les progrès du rétablissement. Une autre cause peut aussi empêcher le prompt rétablissement des muqueuses, parce qu'elles sont exposées à l'action des corps étrangers, comme, par exemple, à celle de l'air pour la muqueuse des fosses nasales ; à celle des alimens pour le conduit digestif. Tous ces corps peuvent contenir des molécules plus ou moins propres à notre santé, et par conséquent peuvent contrarier plus ou moins la convalescence.

Les maladies locales entraînent après elles des convalescences du même genre, et qui sont, comme dans les maladies générales, en raison de la gravité et du lieu affecté. Je pourrais faire le même raisonnement pour celles-ci que pour les autres, mais je me contenterai de dire que les maladies des os sont bien plus longues que celles des muscles, toujours pour la raison déjà citée.

J'ai dit que la convalescence, uniforme dans sa manière d'être, offrait, en certaines circonstances, des indications particulières ; c'est dans les phlegmasies qu'il faut chercher la preuve de cette assertion. Un homme qui éprouve une péripneumonie est dans un état de débilité d'autant plus grand, que l'organe a plus long-temps souffert, et que la saignée, la diète, ont été plus long-temps continuées.

Alors, si on ne voit que l'état du malade, on n'épargnera pas une nourriture succulente ; mais si l'on réfléchit à l'état du poumon, on craindra d'irriter un organe si sanguin et si irritable ; il en est de même de la péritonite, de la gastrite, de la péricardite, etc.

Le médecin doit aussi veiller à ce que le malade ne prenne pas trop tôt d'alimens ; il doit, si je peux m'expliquer ainsi, sonder ses

forces, voir si elles peuvent ou ne peuvent pas supporter la nourriture ; et alors il trouvera qu'il faut s'en abstenir encore lorsque la faiblesse est trop grande. Qui ignore à combien de convalescens les indigestions ont été nuisibles? Il en est cependant qui prennent de la nourriture sans inconvénient, et même avec fruit, comme je l'ai dit plus haut.

La convalescence des maladies accompagnées d'hémorrhagie ou celle des hémorrhagies elles-mêmes, est très-longue, mais plus ou moins, selon que la cause est éloignée ou agissante sur l'organe qui la fournit. Dans le premier cas, la cause cessant, la maladie cesse ; mais dans le second cas, la sensibilité de l'organe survit à la cause, et conserve une disposition à être facilement irritée, et par conséquent à récidiver ; en outre, la perte du fluide vital, le découragement et la terreur qui en sont les suites ne peuvent qu'aggraver la convalescence, qui est alors caractérisée par une extrême pâleur, et par une si grande faiblesse, qu'à peine le malade peut se tenir de bout, au moins lorsque l'hémorrhagie a été considérable.

La circulation est une fonction qui, pour bien s'effectuer, a besoin de l'intégrité de la digestion et de la respiration; en effet, l'une prépare les matériaux, tandis que l'autre, si je peux m'exprimer ainsi, leur donne la vie pour que la circulation la répande dans toute notre machine ; il faut donc, pour que cette dernière fonction puisse bien remplir sa tâche, que les deux premières se fassent bien ; mais après une hémorrhagie, elles sont trop faibles pour pouvoir les ramener de suite à leur état naturel : il faut de grands ménagemens, si l'on ne veut nuire au malade.

La convalescence, offre encore des différences, selon que les personnes sont fortes ou faibles, jeunes ou âgées, selon que l'hémorrhagie est artérielle ou veineuse, active ou passive.

Il est évident que la circulation dans un jeune homme fort et vigoureux se fait avec plus d'énergie que chez un sujet vieux et

faible. Chez l'un, tout est disposé de manière à s'opposer à une hémorrhagie passive, et s'il éprouve des maladies de ce genre, il faut qu'une cause extérieure y donne lieu. Elle l'affaiblit sur-le-champ; mais bientôt, reprenant ses droits, la nature répare ses pertes, tandis qu'un sujet faible, soit par la laxité des tubes sanguins, soit par sa faiblesse, voit persister très-long-temps les hémorrhagies, qui, chez lui, sont presque toujours passives. Les femmes qui ont des pertes utérines, les jeunes gens sujets à l'épistaxis, nous en fournissent la preuve.

L'hémorrhagie artérielle affaiblit bien plus que la veineuse, et ceci n'a pas besoin d'explication; car il est tout simple que l'absence du fluide qui donne la vie est bien plus nuisible que celle de celui qui l'a déjà donnée. Mais le sang artériel porte avec lui ce principe, tandis que le veineux s'en est déjà déchargé. Il est donc évident que la perte de ce dernier est moins grave.

Les tempéramens, les âges, le sexe, les climats, les saisons, et les différens états, peuvent influer puissamment sur la convalescence.

Si je vois un homme dont les cheveux soient cendrés, la figure efféminée, les yeux langoureux et timides, les épaules étroites et formant comme une voûte, et que je l'examine ensuite dans ses actions, je trouverai de la lenteur; ses fonctions ne se font pas avec énergie, et la moindre cause débilitante lui devient funeste; tandis que celui qui porte la vivacité dans ses yeux, qui a des membres forts et dispos, un teint frais et vermeil, qui est vif dans ses actions, dont le pouls est constamment développé; celui-là, dis-je, s'expose sans danger à ce qui peut nuire à l'autre. Si ces deux sortes de tempérament contractent, avec plus ou moins de facilité, des maladies, à plus forte raison leur sera-t-il plus ou moins difficile d'expulser une affection débilitante.

L'expérience nous apprend tous les jours que la convalescence chez les enfans est presque aussitôt terminée que la maladie, tandis que chez les vieillards elle traîne en longueur. Si je veux en cher-

cher la cause, ne la trouverai-je pas dans l'énergie des fonctions, qu'on sait être très-grande dans le enfans et la jeunesse, tandis que chez les vieillards elle languit constamment ?

Chez la femme, une grande sensibilité, un moral sans énergie, et de plus, l'apparition périodique des menstrues auxquelles tout son être semble attaché, doivent rendre la convalescence plus longue et plus difficile, et exigent beaucoup plus de ménagement.

L'été, dans les pays chauds, en usant nos forces par une abondante transpiration, le froid dans le septentrion, en nous mettant toujours dans la nécessité de combattre la température extérieure pour être en rapport avec elle, ne peuvent qu'être contraires à la convalescence ; tandis qu'elle est avantageusement favorisée par la température qui règne pendant les saisons du printemps et de l'automne.

Il est certain cependant que l'humidité de l'automne et ses vicissitudes de température sont constamment nuisibles à notre machine, et même engendrent des maladies.

Il est aussi des métiers qui occasionnent des affections graves ; et comme il est démontré qu'un effet produit par une cause quelconque sera toujours entretenue tant que cette cause subsistera, il faut alors que le malade change de profession, ou la suspende.

Conduite du médecin dans la Convalescence.

Si, à la suite d'une maladie, il reste encore des symptômes qui puissent entraver la convalescence, le médecin doit les combattre par la pharmacopée ; mais si elle est exempte de toute entrave, il doit se borner au régime hygiénique, que je diviserai en six classes, comme le savant professeur M. *Hallé.*

I.re CLASSE. — *Circumfusa.*

Air atmosphérique.

L'air qui nous environne agit sur nous de deux manières; 1.° par ses qualités chimiques; 2.° par ses qualités physiques. Considéré d'après sa composition, il est formé d'oxygène, d'azote et d'acide carbonique. Ces différentes substances, en plus ou moins grande quantité, sont plus ou moins salutaires à notre corps; mais il faut déterminer laquelle est plus propre, et la place qui lui est plus particulièrement assignée dans l'atmosphère. L'oxygène est celui qui porte avec lui le principe vivifiant; mais il doit être proportionné avec les autres, selon que les poumons sont plus ou moins irritables. L'acide carbonique, comme le plus pesant, abonde en plus grande quantité dans les lieux bas, tandis que le gaz hydrogène, par son peu de pesanteur, est constamment plus élevé; l'oxygène occupe la partie du milieu avec les proportions qui nous conviennent : aussi faudra-t-il faire transporter le malade dans un lieu qui ne soit ni trop haut, ni trop bas, et bien disposé, pour que l'air y puisse bien circuler. Considéré d'après ses qualités physiques, l'air peut être trop froid ou trop chaud; ce qui peut nuire, comme nous l'avons dit en parlant des saisons. C'est au médecin à savoir en mitiger les qualités, soit par un feu clair en hiver, soit en arrosant l'appartement du malade en été.

L'air entraîne aussi avec lui des substances étrangères qui peuvent nous nuire, telles que les émanations putrides et délétères, produites par des eaux stagnantes ou par des substances animales putréfiées. Le médecin doit alors éloigner le malade de ces lieux corrompus. Il doit aussi lui faire éviter tout changement brusque de température; car sa faiblesse ne lui permettrait pas de résister à un changement soudain, qui, même dans l'état de santé, devient funeste à beaucoup d'individus.

II.e CLASSE. — *Applicata.*

Vêtemens, Bains.

Nous sommes si impressionnables après une grande maladie, que le moindre froid nous fait éprouver une sensation désagréable. Le médecin doit donc faire en sorte que nous ne soyons pas exposés à son action. Il doit veiller à ce que nos vêtemens soient assez chauds, sans cependant l'être trop; car l'un et l'autre excès serait nuisible. Pour garder un juste milieu, ceux formés d'un tissu de laine fin et léger, me semblent le plus propre à cet usage, à cause de la propriété qu'ils ont de conserver la chaleur, sans exciter par leur poids une trop grande transpiration. De plus, ils seront larges; car, trop étroits, ils pourraient empêcher que la circulation ne se fît librement; ce qui deviendrait très-préjudiciable. Il doit aussi porter ses vues sur le lit du malade, surveiller à ce qu'il soit assez couvert, sans être accablé par des couvertures qui, par leur poids, excitent une sueur qui affaiblit constamment. Les lits de plume doivent être bannis, ou, si on les laisse, on doit placer au-dessus un matelas de laine, ou mieux de crin; les rideaux ne doivent pas être fermés; car alors l'air ne pourrait circuler librement, et la respiration en souffrirait.

Placerai-je les bains chauds au rang des choses utiles dans la convalescence? Le malade n'est-il pas trop faible, et l'action du bain ne l'affaiblirait-elle pas davantage? Je me contenterai de répondre à cette question par un doute, et je dirai que chaque maladie a son genre de traitement, et qu'il en est de même dans la convalescence. Cependant je crois pouvoir avancer qu'il faut une grande réserve, même dans la convalescence des maladies qui les exigent impérieusement, telles que les affections nerveuses. Je me contenterai de faire maintenir la propreté. Je ferai souvent changer de

linge ; je détruirai les insectes, si le malade en a ; et lorsqu'il aura assez d'énergie, je pourrai lui ordonner un bain. Il faut observer qu'il serait dangereux de couper les cheveux ; on doit se contenter de les nettoyer.

III.e CLASSE. — *Ingesta.*

Alimens, boissons.

C'est ici surtout que le médecin doit être attentif ; et, comme le dit *Hippocrate* dans son premier aphorisme : (*Oportet autem nôn modò seipsum exhibere quæ oportet facientem, sed etiam ægrum, et præsentes, et externa.*) Le malade ne doit pas être livré à lui-même ; il n'est pas assez raisonnable : il faut donc lui prescrire ce qu'il doit faire, et ce soin appartient au médecin. Il doit rechercher parmi les alimens ceux qui contiennent beaucoup de molécules nutritives, sans être d'une digestion difficile ; les bouillons, les consommés, les crèmes de riz, les œufs frais, le chocolat, me paraissent remplir cette indication ; et lorsque le malade a repris un peu de force, on lui permet une nourriture plus solide. Au reste, c'est au médecin à savoir conformer la gradation des alimens à la marche de la convalescence. Quant à la quantité, il vaut mieux prendre souvent et peu à la fois que de se gorger l'estomac de substances qui ne pourraient être digérées, à cause de la faiblesse des premières voies. Qui ne sait d'ailleurs à combien de malades les indigestions ont été funestes, soit par la rechute, ou par d'autres maladies qu'elles ont occasionnées ? Quant à leur préparation, les viandes grillées sont les plus avantageuses, encore faut-il qu'elles soient suffisamment cuites, sans quoi elles seraient nuisibles. Comme nous devons observer le plus grand ménagement envers un convalescent, nous devons l'exciter assez, mais pas trop ; ainsi les boissons ne seront ni l'eau ni le vin, mais ces deux liquides mêlés

avec des proportions relatives à son état. D'après cela, il me semble indispensable de dire qu'on doit défendre les liqueurs alcoholiques.

IV.e CLASSE. — *Excreta.*

Excrétions, évacuations.

Les excrétions et les évacuations doivent aussi rendre le médecin attentif; car si le malade avait, par exemple, une diarrhée atonique, la nature manquerait d'énergie; et ce serait au médecin à tâcher de la lui rendre par des remèdes sagement administrés. La transpiration doit aussi l'occuper; car, trop abondante, elle l'affaiblirait; il faut donc l'empêcher, en faisant un juste choix des *applicata*. Si les urines sont rendues en petite quantité et difficilement, le médecin, soit par des boissons diurétiques ou mucilagineuses, doit tâcher de les rappeler à leur état naturel; mais il ne doit pas s'étonner si leur couleur est plus ou moins différente de l'état de santé, et si elles entraînent plus ou moins de sédimens après elles : il doit, au contraire, en tirer un bon augure; car la nature a effectué par-là une crise favorable. Quant à la saignée, l'état du malade à la suite d'une affection grave montre trop de faiblesse pour qu'il soit nécessaire de dire qu'elle serait préjudiciable. Les autres *excreta*, tels que la salive, le mucus du nez, sont rarement dérangés : au reste, s'ils l'étaient, on devrait les combattre par les remèdes qui leur conviendraient. Le sperme ne doit pas nous être indifférent, d'autant plus que le malade, dans la convalescence, est porté à l'amour; mais nous devons observer que cette excitation n'est nullement due à l'abondance de la matière; que ce n'est que le rétablissement de l'équilibre naturel sur les parties les plus irritables de notre corps, et qui le sont encore devenues plus fortement par l'inertie où elles avaient été plongées pendant la maladie. Ce qui prouve mon assertion, ce sont les malheu-

reuses conséquences qui résultent toujours de l'imprudence de ceux qui se pressent trop tôt de jouir : je pourrais en donner des exemples.

V.e CLASSE. — *Gesta.*

Exercice, repos, sommeil.

L'exercice d'un convalescent doit être modéré, et pris à l'époque du jour qui lui convient le mieux ; ainsi il doit user de la promenade, et chaque saison doit varier l'heure à laquelle il doit s'y livrer : au printemps et en automne, l'heure de midi me paraît la plus propice, tandis qu'en été, le matin et le soir doivent avoir la préférence. Elle ne doit être ni trop longue ni trop précipitée ; il vaut mieux se reposer souvent que de s'exposer à la fatigue : ce qui exciterait une transpiration abondante et nuisible. Cependant, si le malade a poussé jusque-là l'imprudence, au lieu de se reposer de suite, comme la fatigue l'y porte, il doit ralentir progressivement sa marche, pour éviter le danger d'un passage brusque de la fatigue à un repos parfait, ce qui pourrait arrêter la transpiration. Si le malade est trop faible pour s'exercer à la marche, et que cependant il désire se distraire par la promenade, il préfèrera une calèche ouverte aux voitures fermées, à cause de la pureté de l'air, qui est toujours plus ou moins vicié lorsqu'il ne peut circuler librement. Il ferait mieux encore de monter à cheval, en évitant que sa course soit trop rapide, ce qui deviendrait aussi nuisible qu'une marche forcée, par la secousse qu'elle communiquerait au corps. Il pourra aussi se permettre d'autres exercices, tels que les différentes espèces de jeux ; mais il ne doit jamais les pousser jusqu'à la fatigue. Un repos absolu serait aussi nuisible qu'un exercice outré, soit par l'oisiveté, qui engendre toujours des idées tristes, ou bien par l'inaction où notre corps resterait ; ce qui l'empêcherait de reprendre des forces qui doivent terminer la maladie.

Cependant, comme dans cet état nous sommes portés à la paresse, et par conséquent à un sommeil prolongé, le médecin peut accorder au convalescent un sommeil plus long qu'en santé ; mais il doit l'abréger, s'il s'aperçoit qu'il dépasse les bornes ; car alors il surviendrait les mêmes accidens que dans le repos absolu. Il doit aussi faire en sorte qu'il ait lieu aux heures marquées par la nature, et ne pas lui permettre de suivre la mode de ces gens qui font du jour la nuit et de la nuit le jour ; il faut, au contraire, que le malade se couche au commencement de la nuit et se lève de bon matin.

VI.e CLASSE. — *Percepta.*

Sensations, passions.

Le moral et le physique sont si liés l'un à l'autre, que, lorsque l'un est affecté, l'autre ne tarde guère à l'être. Il faut donc que le médecin prévienne toute sensation désagréable ; il faut qu'il cherche à connaître le caractère du malade ; et alors il saura ce qui l'affecte agréablement, ou désagréablement. Ainsi tout ce qui pourrait lui rappeler des idées tristes doit être éloigné : tout ce qui le flatte doit sans cesse être rappelé à son esprit. Cependant une joie immodérée pourrait lui nuire, si elle lui survenait inopinément. Le médecin ne doit pas se borner là ; il est même obligé de lui persuader quelquefois que des maux réels n'existent que dans son imagination ; il faut qu'il sache lui inspirer, tantôt de la douceur, tantôt du courage. Qui ne connaît le noble dévouement de M. le professeur *Des Genettes* lorsqu'il était en Egypte? Il avait à traiter des malades dont l'imagination était affectée d'un mal réel ; et cependant, par son courage et sa philanthropie, il parvint à rendre le calme aux esprits ; et de ce succès s'ensuivit un plus grand, la diminution de la maladie. Il fit par sa philosophie ce qu'il n'aurait

pu faire par la médecine. Tout médecin doit, en pareille circonstance, tâcher d'imiter ce grand homme, si digne de l'estime des Français et du genre humain.

Nous devons aussi, autant que possible, chercher à mitiger les passions. Il faut, pour y parvenir, éloigner tout ce qui peut les exciter, écarter tous les objets de haine, de jalousie, d'envie; car ces différentes sensations affectent désagréablement le moral; et le moral influe si puissamment sur le physique, que ce dernier en ressent bientôt les effets.

HIPPOCRATIS APHORISMI

(*Edente* PARISET).

I.

Attenuata longo tempore corpora lentè reficere oportet; quæ verò brevi, celeriter. *Sect.* 2, *aph.* 7.

II.

A morbo bellè comedenti nihil proficere corpus, malum est. *Ibid*, *aph.* 31.

III.

In temporibus, quando eâdem die modò calor, modò frigus fit, autumnales morbos exspectare oportet. *Sect.* 3, *aph.* 4.

IV.

Si quis febricitanti cibum det, convalescenti quidem, robur, ægrotanti verò, morbus fit. *Sect.* 7, *aph.* 65.